

L'Empire des chutes

LE FEUILLETON
CLARO



OH, ON ÉTAIT À DEUX DOIGTS DE SE LANCER DANS LE VIDE, autrement dit de vous causer du nouveau livre de Denis Tillinac, *Elle*, quali-

fié par l'éditeur d'« *éloge de l'éternel féminin* », antidote à « *la levée de boucliers du féminisme radical et [à] la confusion des genres* » ; oui, ça nous intriguait, cette histoire d'éternel féminin, si ça se trouve on allait peut-être apprendre des choses. Et puis on a ouvert le livre et patatras : « *Le bonheur de se reconnaître dans le chatolement des dissemblances en vue d'instaurer un enfer où Hermaphrodite et Narcisse s'étènueraient dans la quête d'une unité fantôme.* » Seul un générateur d'anagrammes saurait peut-être faire quelque chose de cette phrase. Il est aussi question de « *l'avènement d'un androgynat mental* », digne selon l'auteur des exactions des fous d'Allah. Diable ! L'éternel féminin a vraiment besoin d'être sauvé par le sempiternel masculin, ici incarné par un brave petit Corrèzien. Dans la foulée, *Valeurs actuelles* titrait sur « *la terreur féministe* ». Éviter la guerre des sexes quand les victimes s'accumulent du côté féminin, il fallait y penser, non ?

Je parlais au début de ce feuilleton de se lancer dans le vide. Laissons donc Tillinac déplorer « *la fin des connivences* » et regardons plutôt une photo. Celle prise par Robert Wiles le 1^{er} mai 1947 au matin, vers 10h30, au pied de l'Empire State Building. Une photo qui nous montre une femme gisant sur la carapace défoncée d'une Cadillac. La femme s'appelle Evelyn Francis McHale et vient de sauter du 86^e étage de l'immeuble le plus célèbre de New York. La photo de Wiles paraîtra une dizaine de jours plus tard en couverture du magazine *Life* et accèdera aussitôt à un statut mythique. Contraste : la violence de la mort, atténuée par la quiétude de la pose. Une belle au bois dormant plutôt qu'une désespérée démantibulée.

C'est l'histoire derrière cette photo que nous raconte l'écrivaine italienne Nadia Busato dans *Je ne ferai une bonne épouse pour personne*. On pouvait craindre le pire, une énième exofiction larmoyante, mais Nadia Busato, qui écrit avec la même puissance fractale et la même minutie empathique que Joyce Carol Oates, a opté pour une approche qu'on qualifierait d'excentrique. Plutôt que d'essayer de faire toute la lumière sur la suicidée et ses motifs, elle part de cette femme-pierre jetée dans l'étang urbain pour, en suivant les ondes concentriques



ILLUSTRATION GIANPAOLO PAGNI, PHOTO JÉRÔME DAVRE

généérées par sa chute, donner voix et pensée à divers protagonistes : la mère, une amie, un autre suicidé, un policier, la sœur, le fiancé, Wiles lui-même, etc. Non pas prétendre percer le mystère d'une mort, mais traverser les consciences à la surface desquelles cette mort a laissé des rides.

Ce qui saisit immédiatement le lecteur, c'est la propension qu'a la phrase de Busato à tout remuer, tout envahir, tout secouer : « *C'était comme si un monde secret existait en elle, un hyperspace fermé et parfaitement entropique à l'intérieur duquel régnaient des peurs irrationnelles et profondes, aux frontières incertaines*

JE NE FERAI UNE BONNE ÉPOUSE POUR PERSONNE (Non sarò mai la brava moglie di nessuno), de Nadia Busato, traduit de l'italien par Karine Degliame-O'Keefe, Quai Voltaire, 272 p., 23 €.

mais qui, dans ce monde où personne à part elle ne pouvait s'avancer, acquéraient un sens et un poids, devenaient une matière réelle et malléable. Il y avait dans le cœur d'Evelyn un trou noir capable, à tout moment, de les propulser dans une autre dimension, l'obligeant à mener deux vies, sa vie intime et sa vie réelle. » Mais on l'a dit, l'auteur élargit sa focale, va du centre à la périphérie, du corps mort aux vivants témoins, et les chapitres consacrés aux proches – et aux lointains – sont tout aussi vertigineux, tout entiers innervés par une connaissance des gouffres et une exploration des failles les plus ténues.

À cet égard, le premier chapitre est magistral et dit très bien à lui seul, littéralement et figurativement, le projet de

Le premier chapitre, magistral, dit très bien à lui seul le projet de Nadia Busato, puisqu'il y est question d'une langue qu'il faut saisir à pleines mains avant de la trancher minutieusement

l'auteur, puisqu'il y est question d'une langue qu'il faut saisir à pleines mains avant de la trancher minutieusement. Langue de bœuf à cuisiner, langue de l'amour impossible, langue de la parole interdite, langue affolée... « *La langue vit dans le noir quasi complet. Sans que personne la voie, elle s'agit. Sans répéter elle va et vient comme un détergent dans sa cellule, au milieu des dents dont elle évite les morsures. Seul muscle, avec celui du sexe, à entrer en contact avec le monde extérieur, elle s'est endurcie pour se défendre. Et comme le sexe, elle est la seule à attraper ce qu'il y a dans le monde et à l'emporter avec elle. Par besoin et par plaisir.* »

Ici, l'éternel féminin – s'il existe autrement que sous forme « titillinaquée » – est un corps qui n'en peut plus, un corps las de lutter contre les attentes et les injonctions dont la société gave les femmes. On ne saura jamais qui était vraiment Evelyn Francis McHale, et quelle fracture en elle a déclenché son geste fou. Busato, pourtant, nous donne des indices, pas seulement en décryptant l'ombre de la suicidée mais en radiographiant une certaine Amérique, en auscultant le mythe new-yorkais, dont l'Empire State Building est la sinistre seringue : « *Vu de l'intérieur, dans le corps caveau du hall, le gratte-ciel est une cathédrale majestueuse et sacrée, un tombeau pharaonique où le commun des mortels ne pourrait jamais être enterré.* » ■

À L'OREILLE
ALEXANDRE JOLLIEU
philosophe

Machiavel, maître en realpolitik



UNE ODEUR DE SOUFRE plane dans les manuels de philosophie. Taxer un homme, une femme

politique de machiavélisme, c'est en faire illico un calculateur froid, prêt à tout pour gravir les échelons du pouvoir et se tailler une jolie carrière. La fin justifierait les moyens... Pourtant notre diabolique Florentin peut nous offrir bien plus que du cynisme. Ne nous prêterait-il pas une pierre de touche pour mettre à l'épreuve, jauger les intentions, les manigances et la moralité de ceux qui s'évertuent à nous gouverner ?

Prêter l'oreille au *Prince* lu par Yannick Lopez, c'est, en tout cas, acquérir une grille de lecture bien capable de nous rendre plus lucides, moins dociles envers toute forme d'aliénation, de domination et, appelons un chat un chat, d'abus de pouvoir.

Machiavel n'y va pas par quatre chemins : « *Bien des gens ont imaginé des républiques et des principautés telles qu'on n'en a jamais vu ni connu. Mais à quoi servent ces imaginations ? Il y a si loin de la manière dont on vit à celle dont on devrait vivre qu'en n'étudiant que cette dernière on apprend plutôt à se ruiner qu'à se conserver, et celui qui veut en tout et partout se montrer homme de bien ne peut manquer de périr au milieu de tant de méchants.* »

Fausse dents

Au moins savons-nous à quoi, à qui nous avons affaire. Quel progrès, quel gain de congédier l'hypocrisie de tous ceux qui nous sourient de leurs fausses dents pour mieux nous bouffer tout crus ! Quoi de plus libérateur que de regarder les animaux politiques en face, droit dans les yeux, sans illusion ?

L'obsession de Machiavel se situe, en un certain sens, par-delà bien et mal. C'est la fondation et la conservation d'un état stable qui le préoccupe. À ses yeux, l'homme est méchant. Lâché dans la nature, il agirait en brute égoïste, violente et cruelle. La loi doit se faire respecter pour le sauver de la barbarie.

Constituant un véritable précis de realpolitik, ce texte martèle depuis le XVI^e siècle que le souverain devra à tout prix s'attacher l'amitié de son peuple et fonder son pouvoir sur la loi (ce qui le distingue du tyran), ainsi que sur une armée solidement dévouée à son chef.

Tout bon prince, assure-t-il, ne doit pas hésiter, si nécessaire, à s'écarter du bien sans écorner son image de marque. Tout l'art est là ! Bien sûr, affirme le fin stratège, le *must*, c'est d'être craint et aimé par ses sujets. Mais, ajoute-t-il, s'il faut choisir, c'est la crainte qu'il préférera inspirer. Renard et lion, rusé et fort, saisissant la fortune par les cheveux, il n'hésitera pas, au besoin, à simuler, conscient que toute autorité est jugée selon ses résultats.

Sans contester, Machiavel peut alimenter un certain cynisme. Libre à nous cependant de trouver dans ce traité un élan pour décaper les vernis, révéler au grand jour les passions tristes, l'opportunisme qui peuvent animer les cœurs, et nous avancer vers une politique solidaire, choisie pour ses qualités propres, essentielles, et non pour l'apparat, les fausses promesses. Écouter Machiavel, c'est en quelque sorte atterrir, aiguïser notre regard sur la chose politique, sur cette faune si singulière. En prodiguant ses conseils aux princes, Machiavel fournirait-il des outils de libération pour qui entend cesser d'être dupe et jouir de sa liberté de citoyen responsable, non manipulable ? ■

LE PRINCE (II principe), de Nicolas Machiavel, lu par Yannick Lopez, FV Éditions, 1 CD, 9,95 €.

Barbara Cassin, Alexandre Jollieu, Catherine Malabou et Franck Thilliez tiennent ici à tour de rôle une chronique. PHOTOS: MELANIA AVANZATO, FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD, JOHN FOLLEY/OPALE/LEEMAGE, PUF.

Libres dames du temps jadis

FIGURES LIBRES
ROGER-POL DROIT



DANS LA LONGUE HISTOIRE DU FÉMINISME, la Renaissance est un moment important, par-

fois méconnu. Pourtant, dans une série d'ouvrages italiens du XVI^e siècle, se formule explicitement la parfaite égalité intellectuelle des hommes et des femmes. Elles sont en mesure de philosopher plutôt que de coudre, et de gouverner la cité plutôt que la cuisine. Avant les multiples traités qui vont fleurir à l'Age classique et s'épanouir sous les Lumières, l'humanisme italien déploie en premier des arguments qui survivent jusqu'à nos jours. Voilà pourquoi on lit avec intérêt, avec plaisir aussi, une longue et subtile conversation agencée, en 1528, par Baldassare Castiglione (1478-

1529) à propos du modèle de la femme idéale – intelligente, instruite, indépendante – dénommée la « *dame de cour* ».

Castiglione met en scène la vie qu'il mena, au début des années 1500, à la cour d'Urbino, combinaison rarissime de liberté et de savoir, de joutes intellectuelles et esthétiques, d'affrontements nombreux entre traditionalistes et novateurs. Des grincheux ressassent les vieux préjugés d'Aristote : il est « normal » d'être homme, et « monstrueux » d'être femme. Des duchesses de haute culture, telles Elisabetta Gonzaga et sa nièce Maria Emilia, font assaut de bel esprit. Des figures majeures, Michel-Ange ou Pietro Bembo, rivalisent de talent créateur, artistique ou littéraire. Avec *L'Idéal courtisan*, Castiglione, en évoquant cette cour, esquisse les principes

L'IDÉAL COURTISAN. LA DAME DE COUR (Il libro del cortegiano. Il libro terzo), de Baldassare Castiglione, traduit de l'italien par Jean de Palacio, Allia, 128 p., 8,50 €.

d'une vie où s'entrelacent raisonnement et raffinement.

Cet ouvrage devint le manuel de savoir-vivre de toute une époque, marqua entre autres Rabelais, Montaigne, Cervantes et Shakespeare. Il connut un succès considérable, une quarantaine d'éditions au XVI^e siècle, une centaine dans toute l'Europe au siècle suivant. Son livre III, dont Jean de Palacio propose ici une nouvelle traduction, est centré sur les droits des femmes, et d'abord celui de penser : « *Je dis que toutes les choses que peuvent entendre les hommes, les femmes peuvent entendre les mêmes ; et là où pénétre l'intellect de l'un, celui de l'autre peut y pénétrer aussi.* »

« Molle élégance »

Cette égalité intellectuelle se double d'une dignité identiquement reconnue à toutes, quelle que soit la position sociale. Une petite paysanne, violée par un aubergiste, s'est donnée la mort par désespoir. Castiglione aimerait qu'un tombeau somptueux lui fût

dédié, au bord même de la rivière où elle s'est jetée. Il n'en demeure pas moins que sa dame idéale n'est jamais identique aux hommes en tous points. Sa parole est libre mais pas leste, sa conduite n'est ni prude ni dévergondée. Tout se joue dans la recherche constante d'une juste mesure, censée préserver une spécificité féminine.

Ainsi la dame peut-elle gouverner au même titre qu'un homme. Mais, si elle s'adonne à la musique, elle ne jouera pas de tambour, de fifre ou de trompette « *parce que leur brutalité cache et annule cette douce suavité qui orne tous les gestes accomplis par la femme* ». Tenue à ne se départir jamais d'une « *molle élégance* », cette libre dame du temps jadis peut s'adonner à toutes sortes d'exercices corporels. Mais « *le jeu de balle, la lutte et bien d'autres choses qui conviennent aux hommes ne [lui] conviennent pas* ». Inutile de souligner lourdement ce que chacun pourra constater : ces disputes se sont estompées, mais n'ont pas vraiment disparu. ■